

La reine Margot : quand la fiction trahit la réalité

Autor(en): **Bugnion-Secretan, Perle / Dumas, Alexandre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 8

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-286969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Reine Margot: quand la fiction trahit la réalité

*Alexandre Dumas viole l'Histoire,
mais il lui fait des enfants immortels.*

Je ne suis pas sûre que la *Reine Margot* mérite autant cet éloge de Paul Morand que les *Trois Mousquetaires*. Le livre aurait d'ailleurs dû s'appeler la Reine Catherine. C'est elle qui tire les fils, alors que Margot est un pion sur l'échiquier politique de sa mère. Catherine, au surplus, ne ressemble que de loin au personnage créé par Dumas, et moins encore au personnage du dernier film tiré de son roman. C'est malheureusement l'image qui restera dans la mémoire collective.

Catherine est une vraie princesse de la Renaissance. Restée toute petite orpheline de mère – sa mère était de la haute noblesse française, une La Tour d'Auvergne – puis de père, élevée à Florence, puis au Vatican chez son oncle élu pape, elle est exceptionnellement cultivée, artiste, férue d'architecture, et travailleuse infatigable. Si elle avait de furieuses colères, elle savait aussi, en habile diplomate, cacher ses sentiments.

Elle achève son éducation sous l'œil attendri de son beau-père François Ier. Elle et son mari feront de la cour de France un cadre digne de la *Princesse de Clèves*: «*La magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne d'Henri Second.*» Et Mme de La Fayette d'ajouter au sujet de la reine: «*Cette princesse était belle... elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs... son humeur ambitieuse lui faisait trouver une grande douceur à régner.*»



La Reine Margot; jusqu'à sa mort elle signera «reine de France».

Henri II est tué d'un coup de lance dans un tournoi. Catherine reste seule pour assurer l'avenir de la dynastie des Valois, à laquelle elle s'identifie totalement. Ses deux filles aînées sont déjà mariées, l'aînée avec Philippe II d'Espagne, la seconde avec le chef de la maison de Lorraine. Pendant les règnes successifs de ses quatre fils, tous morts prématurément de tuberculose, Catherine assure la régence pendant leur minorité, mais gouverne même au-delà en raison de la faiblesse de leurs caractères. S'il n'y avait la tache inexpiable de la Saint-Barthélemy, elle passerait pour une grande reine.

Reste la dernière fille, Marguerite, que ses frères appellent Margot. Elle est belle, brillamment intelligente, cultivée comme sa mère, jalouse de la préférence de celle-ci pour celui de ses fils qui sera Henri III, jalouse elle-même pas ses frères, tantôt aimée et tantôt haïe par Catherine selon qu'elle se plie ou non à ses vues politiques, ayant elle aussi le goût du pouvoir. Frustrée d'en être privée alors qu'elle voudrait s'identifier à sa mère, elle cherche une compensation dans le luxe et de faciles relations amoureuses.

Guerre et noces

On l'oblige à épouser Henri de Bourbon, chef du parti huguenot. Il est doublé d'une mère, Jeanne d'Albret, reine de Navarre en son propre nom, qui est aussi une forte personnalité. Il y a un manifestement incompatible d'humeur entre Marguerite et Henri. Leurs noces sont bouleversées par le massacre, le lendemain, de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572. Leur vie conjugale est traversée par les guerres qui déchirent la France et la déchireront encore pendant trente ans: luttes contre la puissance espagnole, luttes entre les derniers grands féodaux et le roi, luttes entre catholiques et protestants.

Si bien que Marguerite est ballottée entre la cour de France, dont elle sera chassée par ses frères, et la cour de Navarre, dont Henri la bannira finalement. On est en 1585. Elle ne reverra son mari que, divorcée depuis plusieurs années, en 1605. D'ailleurs, ils se sont trompés mutuellement dès leur mariage.

Après une année d'errance, elle est assignée à résidence par son frère Henri III dans un château d'Auvergne qui lui appartient par héritage de sa mère. Elle vivra dix-neuf ans à Usson. Elle se livre à son goût de luxe et à des amours qu'on qualifierait d'ancillaires si

ses gardiens et ses principaux serviteurs n'étaient des gentilshommes. Mais elle continue aussi à se cultiver et approfondit sa foi par ses lectures. Un réseau de discrets espions la tient au courant du destin de son mari. Henri devenu Henri IV conquiert son royaume à la pointe de l'épée avant de l'acquiescer légitimement par sa conversion au catholicisme.

Il n'est pas, du moins pas encore, le compère joyeux, bon vivant, de l'imagerie populaire. C'est un anxieux qui ressent les ruptures que vit la France, et peut-être l'Europe, au plan religieux, politique, social. Fervent lecteur de Montaigne, c'est aussi un homme de foi, et sa conversion obligée a été pour lui un douloureux cas de conscience. Il poursuit une politique de conciliation et de tolérance jusqu'à l'Édit de Nantes en 1598. Déjà sa grand-mère, Marguerite d'Angoulême ou de Navarre, sœur de François Ier, qui s'est fait une place dans la littérature avec ses poèmes et avec l'*Heptaméron*, et même Catherine, jusqu'à la Saint-Barthélemy – réaction de dépit de n'avoir pas réussi – avaient rêvé d'une telle politique. Et sa maîtresse Gabrielle d'Estrées va aussi toujours l'encourager.

On explique l'irruption de cette jeune femme de 17 ans dans la vie de cet homme de 37 ans, par le fait qu'il a pu rêver avec elle d'une vision nouvelle du monde féminin, alors que sa vie avait été marquée par des femmes autoritaires, rêver d'un bonheur privé auprès d'une femme gracieuse, dont la présence quotidienne lui rappelle la possible existence d'un monde désensorcelé et pacifié.

Reine de France

Marguerite est enfermée à Usson depuis six ans quand débute les négociations au sujet de l'annulation de son mariage. Elles dureront sept ans, et elle les conduit avec un sens diplomatique remarquable. Elle défend ses droits et son honneur de femme, mais elle veut aussi, en posant ses conditions, obtenir qu'Henri IV épouse Marie de Médicis plutôt que Gabrielle d'Estrées, ce qui aurait provoqué une violente réaction de l'opinion publique et un profond ébranlement de l'institution monarchique. Comme elle le dit, «*fille, sœur et femme de rois*», elle a le souci de la dynastie, bien que, de Valois, celle-ci soit devenue Bourbon.

Dix ans après l'annulation de son mariage, elle rentre à Paris, s'y fait construire un palais face au Louvre, et face aux Tuileries qu'avait fait construire sa mère, mais sur l'autre rive de la Seine. Elle fait de son palais un centre culturel où se donnent comédies, ballets et musique. Elle modère ses dépenses de luxe et crée des fondations pieuses et charitables. Elle renoue avec la sœur d'Henri et se lie avec la reine. Elle s'intéresse à l'éducation des bâtards et à celle des enfants royaux. Elle trouve enfin avec Henri une vraie relation d'amitié.

Jusqu'à sa mort, elle signe «Marguerite reine de France».